

Littérature

«Il y a un besoin de dépolari-
ser les
de nuancer par des histoires»

Cécile Coulon, l'autrice française aux huit romans, est aussi l'une des icônes d'une poésie qui reflé-
ur sur les réseaux sociaux. Rencontre avec une voix qui extrait le beau de l'intime et le singulier du quotidien

Agathe Seppey
@AgatheSeppey

Quel est le point commun entre les volcans d'Auvergne, une paire de baskets de course et un post Instagram? Cécile Coulon. Elle est cette autrice qui publie des romans depuis ses 16 ans. Cette poétesse couronnée par le Prix Guillaume Apollinaire. Une influenceuse de vers, qu'elle peint sur la toile et que les jeunes émus partagent dans leur story. Une enfant de la campagne auvergnate que la ville étouffe et qui court beaucoup pour mieux penser. Cécile Coulon écrit par nécessité intime. A 33 ans, elle fait partie des voix d'une littérature qui relie les générations. Et ceux qui se questionnaient sur la fulgurance de son parcours peuvent se rassurer: après huit romans et trois recueils de poèmes, elle est là pour rester.

L'autrice était de passage à Genève le 2 novembre dernier à l'invitation de la Société de lecture, à quelques semaines de la sortie de son nouveau roman. Sincérité accrochée, sourire à fossette, humour bien senti, Cécile Coulon s'est livrée au *Temps* dans l'écrin d'une petite salle aux murs couverts de livres.

Vous êtes venue à Genève pour parler, entre autres, de votre dernier recueil de poèmes en date, «En l'absence du capitaine» (2021). Vous y abordez la figure de votre grand-mère et son décès. Comment l'écriture vous a-t-elle accompagnée dans le deuil?

Avant que ces poèmes forment un recueil, je les postais sur Facebook et Instagram – c'est comme ça que j'ai commencé à publier de la poésie. Ma grand-mère était très âgée, je savais que sa mort allait arriver. Aller chez elle devenait de plus en plus dur alors qu'en même temps, j'avais envie de la voir. Donc à chaque fois que je sortais, je mettais la musique à fond dans ma voiture pour souffler, je rentrais chez moi et j'écrivais un poème. Les semaines qui ont suivi son décès, je savais que ma vie était en train de changer. Comme je ne voulais pas être la personne qui saoule tout le monde avec sa tristesse de deuil, je me suis dit: je vais écrire mes trucs, si ça parle à des gens c'est super, sinon ça m'aura fait du bien à moi.

Qu'apportent les grands-mères?

Elles nous rappellent que le monde dans lequel on vit n'a pas toujours existé, et que quand on aura leur âge, le monde qu'on a connu à 30 ans n'existera plus. C'est par leur transmission, leur oralité, les histoires qu'elles nous racontent, que ce temps passé persiste. Raconter des choses vraies qui n'existeront plus, c'est littéralement de la fiction. La véritable fiction.

Vous vous demandez, dans l'un des poèmes, «comment faire à présent/que le professeur n'est plus là?», en parlant de votre grand-mère. Comment faites-vous, alors?

Les livres. La lecture. Je pense que pour écrire, il faut d'abord dévorer les livres. Et c'est quelque chose que j'aurais aimé qu'on me dise plus tôt. Aussi, j'ai beaucoup développé ma pratique de la course à pied et de la marche, et ça a beaucoup joué.



3 comptes Instagram poétiques à suivre

Sur les réseaux sociaux, l'heure est au réveil de la poésie contemporaine, porté par Cécile Coulon et d'autres plumes que les jeunes générations s'arrachent. *Le Temps* a sélectionné trois comptes Instagram inspirants. Pour que le beau chasse, le temps d'une respiration, le brouillard de novembre.

Le classique dépoussiéré: @poesieenbref

Nostalgiques des vers de Paul Eluard, Boris Vian ou André Breton, ce compte vous plaira. Une page riche en extraits de poèmes, en références et en biographies qui revigore les classiques avec délicatesse.

Le phénomène: @rupikaur

Rupi Kaur est l'un des fers de lance du renouveau poétique sur les réseaux. L'autrice canadienne rassemble une communauté de 4,6 millions d'abonnés (!) sur Instagram, autour de vers aussi doux qu'engagés (en anglais).

Le local et l'illustré: @lesflaques

Si, dans votre esprit, mots et images peuvent difficilement vivre séparément, suivez ce compte qui regorge d'émotions instantanées. Il est tenu par Velia et Archi, deux talents franco-romands, qui viennent de publier leur premier recueil «in real life»: *Les Flaques* (Editions des fleurs).

Après quoi courez-vous?

Je cours pour fatiguer mon corps plutôt que mon âme. Courir est une très bonne manière de ne pas être une personne triste. Courir peut transformer la tristesse en énergie, vitesse, force. Les sensations qu'on a après sont uniques. C'est un bien-être, une clarté mentale, une limpidité de pensée rare.

Vous en avez même écrit un livre, «Petit Eloge du running» (2021), dans lequel vous écrivez que la course à pied «incarne le drame humain». Dites-nous en plus.

Le «drame humain» décrit tout ce qui se joue en une course à l'intérieur d'un être. Ce mélange d'espoir, de fatigue, cette sensation de ne jamais pouvoir aller plus loin et y aller quand même. Cet état où l'on pensait qu'on se sentirait bien et en fait non, ou l'inverse. Et quand on arrive à la fin, ça n'apporte rien à personne – à part aux professionnels. On ne gagne rien, ça ne change la vie de personne, et pourtant on a le sentiment aigu d'avoir changé de vie en l'espace d'une heure ou deux. Je trouve ça assez passionnant et étrange. Le «pourquoi on court» et le «pourquoi on écrit» sont deux questions qui vont ensemble, parce que la réponse est tout aussi difficile à donner en quelques mots. On ne sait pas pourquoi, mais on le fait parce qu'on ne sait pas faire autrement.

Vous avez contribué à dépoussiérer la poésie francophone et à rajeunir son public, notamment par les réseaux sociaux. Comment expliquez-vous ce retour en grâce?

Je pense qu'un «tempérament poétique» s'installe ailleurs que dans les livres d'une bibliothèque. On peut le trouver dans la chanson, le rap, le théâtre, les films. Le retour en grâce de la poésie vient des réseaux sociaux, en tout cas chez les moins de trente ans. Mon recueil *Les Ronces* est travaillé à l'école en France; je reçois tous les jours des messages sur Instagram où des élèves me

disent: «Quand on lit un encart poétique sur Instagram on comprend parfaitement, mais quand il faut travailler dessus en classe, on bloque». La différence, c'est que les réseaux sociaux disent: «Vous faites partie du texte, vous n'êtes pas extérieurs, on a besoin de vous pour que le texte vive.»

Qu'est-ce qui bloque dans l'enseignement de la poésie?

La manière d'appréhender les textes poétiques n'a rien de sensible. On demande aux élèves: «Qu'est-ce que l'auteur a voulu dire?» au lieu de leur demander: «Qu'est-ce que vous ressentez à la lecture? Qu'en pensez-vous?»

La poésie peut-elle être cool?

Elle peut être hype dès qu'elle est associée à un autre support que le papier. Créez une veste où au dos est inscrit un vers de Lamartine et tout le monde va trouver ça incroyable. Maintenant, si on la ramène à son écrin, la poésie peut être populaire, bobo, tout ce qu'on veut, à partir du moment où les plus jeunes acceptent de s'en emparer. La manière dont on lit et travaille la poésie, en France en tout cas, est très genrée et très générationnelle. Un auteur classique est forcément un homme mort. Le jeu c'est de dire: peut-être que ça peut être autrement. Cela ne veut pas dire qu'on efface les auteurs classiques. Je suis la première à penser que Victor Hugo écrit les plus beaux poèmes que j'ai jamais lus.

Dans une chronique acerbe, Frédéric Beigbeder qualifiait en 2021 votre roman «Seule en sa demeure» (2021) de «fausse poésie prétentieuse» et vous disait «inventrice d'un genre nouveau: l'insta-kitsch». Comment voyez-vous cette montée au créneau?

Médiatiquement, on est habitués à une chose terrible en France: si une personne est très acerbe sur votre travail, ça fera davantage lire le livre que si quelqu'un dit que l'ouvrage est bien. Pour mon